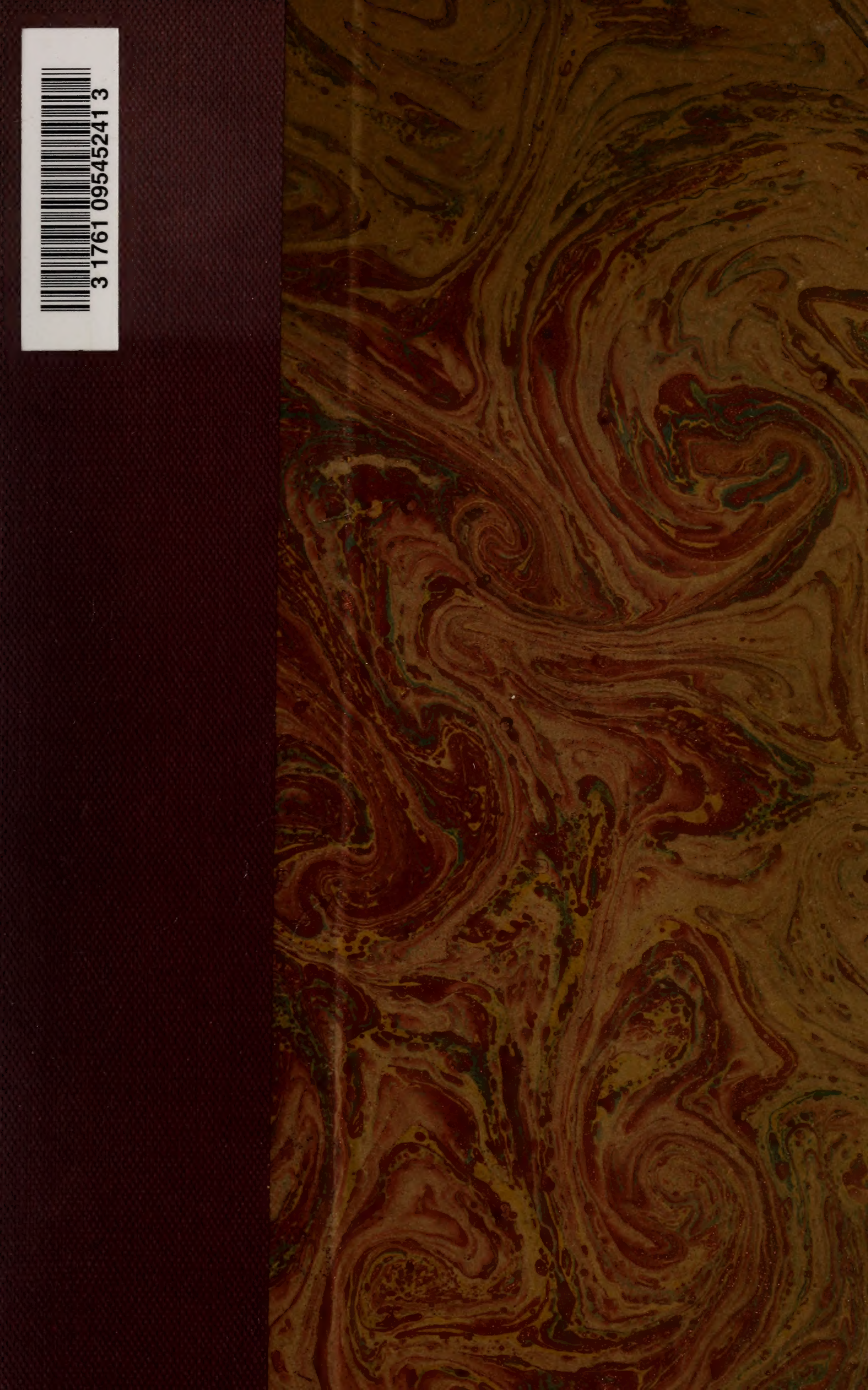

3 1761 09545241 3

JVAN DE YEPES

Saint Jean de la Croix

CANCIONES

Nouvellement Traduits par

RENÉ-LOVIS DOYON

avec une étude sur

La Poésie de l'Amour Mystique

Bois Gravés de

MALO RENAVLT



la Connaissance

1920

CANCIONES



JVAN DE YEPES

Saint Jean de la Croix

CANCIONES

Nouvellement Traduits par

RENÉ-LOVIS DOYON

avec une étude sur

La Poésie de l'Amour Mystique

Bois Gravés de

MALO RENAVLT



la Connaissance

1920





LA NUIT OBSCURE DE L'AME

Ce cantique précède le traité du même titre ; il enseigne la voie que doit parcourir l'âme pour arriver à une union plus parfaite avec Dieu en passant successivement par des nuits-ténébreuses selon les jugements humains : nuit des sens, nuit de la mémoire, nuit de la volonté ; mais cette union procure des bienfaits spirituels.

Ce texte a servi également au traité de la Montée du Carmel *généralement accompagné d'une carte idéographique.*



LA NUIT OBSCURE DE L'AME

Par une nuit obscure,
brûlée d'un amour anxieux,
— O l'heureuse fortune! —
je suis sortie sans être vue;
ma demeure était apaisée.

Sans crainte, déguisée,
je m'évadai par l'escalier secret,
— O l'heureuse fortune ! —
enveloppée dans la ténèbre ;
ma demeure était apaisée.

Par cette nuit fortunée,
je suis allée mystérieusement
là où nul ne me voyait,
sans guide et sans lumière autre
que celle ardant en ma poitrine.

Mais, elle me conduisait, ma lumière,
plus sûrement qu'un soleil de midi,
là où m'espérait
celui que je savais m'attendre,
au lieu où nul autre ne paraît.

O nuit qui m'as guidée,
nuit plus aimable encore que la robe blanche du jour,
ô nuit qui as uni
l'amante au bien-aimé,
qui as fondu l'aimé en son amante !

Dans mon sein fleuri
gardé tout entier pour lui seul,
il dort, le bien-aimé ;
je le nourris de mon amour
et le balancement d'une palme de cèdre le rafraîchit.

A l'heure où le souffle de l'aube
a fait frissonner ses cheveux,
sa main souveraine
a glissé sur ma nuque
et la vie de mes sens a été suspendue.

J'ai délaissé ma vie et je m'oublie moi-même ;
mon visage penché sur l'amant,
libre de soucis et de peine,
je me suis abandonnée entre les lys blancs



LA VIVE FLAMME DE L'AMOUR

2

Ce cantique exalte la plus intime union de l'âme avec son Dieu et sa transformation merveilleuse en celui qu'elle a désiré.



LA VIVE FLAMME DE L'AMOUR

O flamme ardente d'amour
qui frappez si tendrement
au centre le plus profond de mon âme,
puisque vous n'êtes plus à redouter,
si vous le voulez bien, achevez votre ouvrage
et déchirez le voile qui retarde notre douce rencontre.

O brûlure suave!
O plaie qui causes mes délices
Main qui sais les blandices! Attouchement divin
qui fais déjà goûter la vie peréternelle,
par vous mes dettes sont abolies!
Lorsque vous me tuez, vous muez la mort en la vie.

O flambeaux incandescents,
vos splendeurs étincellent
jusqu'aux cavernes profondes
du sens aveugle et ténébreux,
et vos vertus premières
donnent à leur aimé, et chaleur et lumière!

Combien suavement et avec quel amour,
dans mon sein vous éveillez-vous
là où, secrètement, seul, vous êtes resté!
En vous, par un souffle aspiré,
de gloire et de dons saturés,
O, délicatement, que vous m'énamourez!





L'AME ET SON ÉPOUX DIVIN

Ces cantiques sont inspirés par la ferveur d'une intelligence mystique ; ils veulent expliquer les mouvements de l'Amour et les effets de la contemplation. Ils forment un chœur ; tour à tour l'Epoux, l'Aimé, les créatures expriment leurs désirs ardents et leurs élans mystiques.



L'AME ET SON ÉPOUX DIVIN

L'AME :

Où êtes-vous caché, mon bien-aimé,
et pourquoi me laissez-vous dans les larmes ?
Comme le cerf, vous avez fui,
quand vous m'eûtes blessée d'amour ;
J'ai couru, pleurant après vous, mais vous étiez parti.

Bergers, quand vous irez
dans les pâtis de la colline,
si le sort vous fait rencontrer
celui-là seul que mon cœur cherche,
ah ! dites-lui que je languis, et que je souffre et que je meurs !

En la queste de mes amours,
j'irai vers ces monts et ces rives ;
je ne cueillerai point les fleurs,
je ne craindrai pas les bêtes redoutables ;
à travers les puissants j'irai, et je franchirai les frontières.

O bosquets, o frondaisons épaisses,
que disposa la main du bien-aimé !
O tapis de verdure
ocellés de fleurs si belles,
répondez : par vos voies, mon amant est-il passé ?

LES ÊTRES CRÉÉS RÉPONDENT :

Il a répandu mille grâces,
il a franchi hâtivement ces bois ;
un seul regard de lui,
la vue de son visage
ont revêtu ces lieux de sa splendeur.

L'AME REPREND :

Qui pourra me guérir ? hélas !
Achevez de vous donner tout entier à moi-même,
et n'ayez point souci d'envoyer vers moi des messagers
qui ne savent me dire ce que je souhaite.

Tous ceux qui sont allés vers vous
décrivent mille de vos grâces ;
ils me blessent encore plus ;
ils m'abandonnent expirante
et ne peuvent, de vous,
je ne sais quoi bégayer.

Mais comment persistes-tu,
ô vie, puisque tu n'agis plus là où tu dois te mouvoir,
et que les traits partis du Bien-Aimé
et reçus par ton cœur
te sont mortels ?

Pourquoi, après l'avoir blessé,
ce cœur, ne l'avez-vous guéri ?
Après l'avoir volé,
pourquoi l'abandonner ainsi ?
Et que ne gardez-vous ce que vous dérobez ?

Apaisez mes ennuis ;
nul mieux que vous ne sait calmer les peines.
Ah ! que mes yeux vous voient ;
vous êtes leur lumière
et seulement pour vous chercher, je les tiendrai ouverts.

Dévoilez-moi votre présence,
et que l'éclat de votre beauté m'achève ;
voyez : le mal que fait l'amour ne peut guérir,
sinon par votre image et par votre présence.

O flots adamantins,
si dans votre miroir d'argent,
en coulant vous reflétez les yeux du Désiré
que j'ai, dans mes entrailles, à peine réfléchis !
Mon bien-aimé, écartez-vous
que je m'essore.

ICI L'ÉPOUX INTERVIENT :

Palombe, volez vers moi,
puisque le cerf blessé
sur le coteau paraît
et que le rafraîchit le souffle de vos ailes !

L'AIMÉE CHANTE ALORS :

Mon amant est semblable aux montagnes ombreuses ;
Il est pareil aux vallons solitaires que cachent les bois,
aux îles inconnues et lointaines,
aux fleuves sonores,
au souffle des vents amoureux ;

Pareil aux nuits paisibles
à l'heure où l'aurore est prochaine ;
pareil à une symphonie qui s'achève ;
il est comme une solitude musicale,
comme la nourriture qui revigore et accroît l'amour.

Notre lit est jonché de fleurs,
protégé comme les cavernes des lions ;
la pourpre le décore
et la paix l'a construit
avec mille écussons dorés qui le protègent.

A la trace de vos pas
sur le chemin, courent les jeunes filles,
au contact de l'étincelle,
au vin mêlé d'arômes,
au souffle d'un baume divin!

Dans le cellier secret du bien-aimé, j'ai bu,
et quand je suis sortie,
je n'ai plus rien connu
de toute cette plaine,
et ce troupeau que je suivais jadis, je l'ai perdu.

C'est là qu'il me donna son sein;
là, il m'enseigna la très savoureuse science,
et je m'abandonnai à lui
tout entière, sans réserve;
et je lui ai promis de l'épouser.

Toute mon âme, ma substance toute, s'emploient à le servir ;
désormais je n'aurai souci ni de troupeaux, ni de travaux,
et dans le seul amour s'agitera ma vie.

Si l'on me cherche en ces prairies sans me trouver
dites, dites que je me suis perdue moi-même, qu'un amour violent
m'a ravie mais que je me suis reconquise.

De fleurs et de gemmes
choisies parmi les larmes du matin,
nous tresserons des guirlandes
étincelantes de votre amour ;
je les lierai d'un seul de mes cheveux.

Un seul cheveu, vous l'avez vu,
il flottait au vent sur mon cou ;
il vous prit comme un lacet,
un trait de mes yeux vous a blessé.

Quand vous me regardiez
vos yeux passaient en moi votre grâce ;
c'est pourquoi vous m'aimiez,
et mes yeux, cherchant votre image,
avaient droit d'adorer ce qu'ils trouvaient en vous.

Veuillez ne pas me mépriser
car si vous m'avez connue noire,
voyez-moi, maintenant, voyez :
depuis que vous m'avez regardée,
que de grâce et quelle beauté vous m'avez laissées !

Attrapez les renards,
déjà, notre vigne est fleurie ;
pendant que nous amoncelons
des javelles de roses
que personne ne vienne aux flancs de ces coteaux.

Retiens ton souffle mortel, o vent du Nord !

et toi, vent du midi, qui réchauffes l'amour, accours !

Caresse mon jardin,

exhale ses parfums

afin que mon Aimé puisse se nourrir parmi les fleurs.

RÉCIT :

L'épouse est entrée maintenant

au jardin gracieux qu'elle appelait de ses désirs,

elle connaît le repos sans contrainte ;

son cou est incliné

sur les bras caressants du Bien-Aimé.

L'ÉPOUX DIT MAINTENANT :

A l'ombre du pommier,

à moi, vous fûtes liée, ô mon épouse !

Là, je vous ai donné ma main ;

et j'ai refait votre vie

au lieu où votre mère fut jadis violentée.

Oiseaux légers,

lions, cerfs et daims gambadeurs,

monts, vallées, rives heureuses,

eaux et vents, ardeurs

et craintes qui veillez la nuit ;

Par les lyres mélodieuses

et le chant des sirènes, je vous adjure !

Apaisez vos colères

et ne touchez point à ce mur

afin que mon épouse dorme plus sûrement.

L'AIMÉE RÉPOND :

O nymphes de Judée,

tandis que parmi les rosiers et les fleurs

l'ambre répand son arôme,

demeurez dans les faubourgs

et ne touchez pas au seuil de nos demeures.

Cachez-vous, Carillo, mon chéri !
Tournez votre face vers les montagnes
et gardez votre secret,
cependant voyez les terres
de celle qui s'en va aux îles étrangères.

L'ÉPOUX PARLE :

La colombe chérie est revenue
avec son rameau sur l'arche sainte ;
sur la terre, la tourterelle
a retrouvé son compagnon désiré
aux rives verdoyantes.

Dans la solitude, elle vivait ;
dans la solitude elle a posé son nid
et celui qu'elle désire
l'a guidée vers l'isolement ;
lui aussi fut blessé d'amour dans le désert !

L'AIMÉ ACHÈVE SON CHANT :

Jouissons de nous-même, Bien-Aimé ;
nous allons nous contempler dans votre beauté
sur le mont ou sur la colline,
d'où coule une eau transparente ;
et nous avancerons au sein de l'épaisseur.

Nous irons alors tous deux
dans les grottes élevées
qui sont cachées ;
nous y entrerons
et nous y boirons le moût des grenades.

Là, me montrerez-vous
ce à quoi tend toute mon âme ?
En ce lieu, me donnerez-vous
ô ma vie ! ce que vous m'aviez donné
ces jours passés :

Et le souffle léger du vent
et le chant du mélodieux rossignol
et le bois et son charme,
par la nuit solennelle,
avec la flamme qui consume et ne donne pas de tourments !

LE POÈTE :

Nul ne voyait Aminabad ;
il n'apparaissait point
ses assauts se modéraient
et à la vue des eaux
la cavalerie fuit.



CANTIQUES DÉVOTIEUX

Juan de Yepes a écrit de nombreux poèmes qui n'ont pas la même pureté que ses trois célèbres cantiques. Ce sont les Poésies dévotieuses *dont certaines sont d'une haute tenue dogmatique; leur longueur et leur aridité les situeraient mieux dans une anthologie de morale mystique que dans un recueil de poèmes; nous ne retenons que celles d'un lyrisme accessible; dans l'ensemble, ces poésies tentent de traduire des extases, des élans mystiques; elles sont pour la plupart des paraphrases des psaumes et de l'évangile ou l'affabulation de dogmes.*



LE BERGER DÉLAISSÉ

Seul dans l'univers, un berger adolescent,
ignorant le plaisir et la joie de vivre,
rêvait sans cesse à une bergère,
le cœur frappé cruellement par l'amour.

Ah ! ce n'est point le mal de sa blessure qui fait couler ses pleurs
et son isolement ne cause point sa peine,
malgré qu'au fond du cœur il soit frappé !
Il pleure car il est oublié.

Ah ! penser que l'a oublié
sa bergère chérie, l'atterre de douleur ;
aussi, sur la terre indifférente, il se laisse maltraiter
le cœur frappé cruellement par l'amour.

« Je suis un malheureux, crie le pauvre berger,
pourquoi celle dont l'absence torture mon amour
evite-t-elle ma présence ?
Oh ! que mon cœur est dolent, blessé par son amour ! »

Après une longue attente,
il monta sur un arbre, et les bras étendus
il resta cloué et mourut,
le cœur frappé cruellement par l'Amour.





DÉSIR DES PATRIARCHES

Par l'espérance chère
que leur donnait le ciel,
le poids de leur douleur
était moins lourd pour eux.

Mais l'attente était longue ;
et le désir toujours plus oppressant
de posséder l'Epoux aimé
les affligeait sans cesse.

Aussi par leurs ardentes optations,
leurs soupirs et leurs cris,
par leurs plaintes et par leurs larmes,
ils l'invocaient et la nuit et le jour.

Et pour le contraindre
à leur donner les jouissances de sa présence
l'un disait : « Oh ! si ce bonheur
m'était donné avant que passe mon heure ! »

D'autres disaient aussi : « Maître,
envoyez enfin celui qui doit venir ! »
Et ceux-ci demandaient : « Oh ! si vous dévoiliez
les cieux et si vous descendiez !

Si mes yeux vous voyaient enfin paraître sur ce monde,
mes maux s'achèveraient.
O nuées, que le ciel répande de vous
celui que souhaite le monde.

Que sa flamme embrase la terre
productrice maintenant d'épines ;
ah ! qu'il fasse éclore la fleur céleste
qui la doit couronner. »

« Heureux, disaient ceux-là, heureux celui
qui vivra cette heure de bénédiction.
Mais qui gagnera de voir son Dieu,
de le regarder de ses yeux éblouis ?

Celui qui le servira de ses mains,
qui vivra en sa compagnie constante,
celui qui fera sa nourriture des mystères,
des mystères que Dieu révêlera ! »

Des siècles longs passaient
dans ces désirs et d'autres prières ;
et plus l'heure approchait de l'accomplissement,
plus l'ardeur attisait leurs désirs.





GLOSE SUR LE DIVIN

Depuis que j'en ai la connaissance,
l'Amour est si puissant en actions
qu'il parvient à obtenir de tout quelque profit,
du bien qu'il trouve en moi et du mal,
et à transformer mon âme même !

Ainsi dans cet aimable feu
que je sens ardre dans mon cœur,
Vite et sans rien laisser de moi-même,
Je me consume d'amour.



LANGUEUR D'EXIL

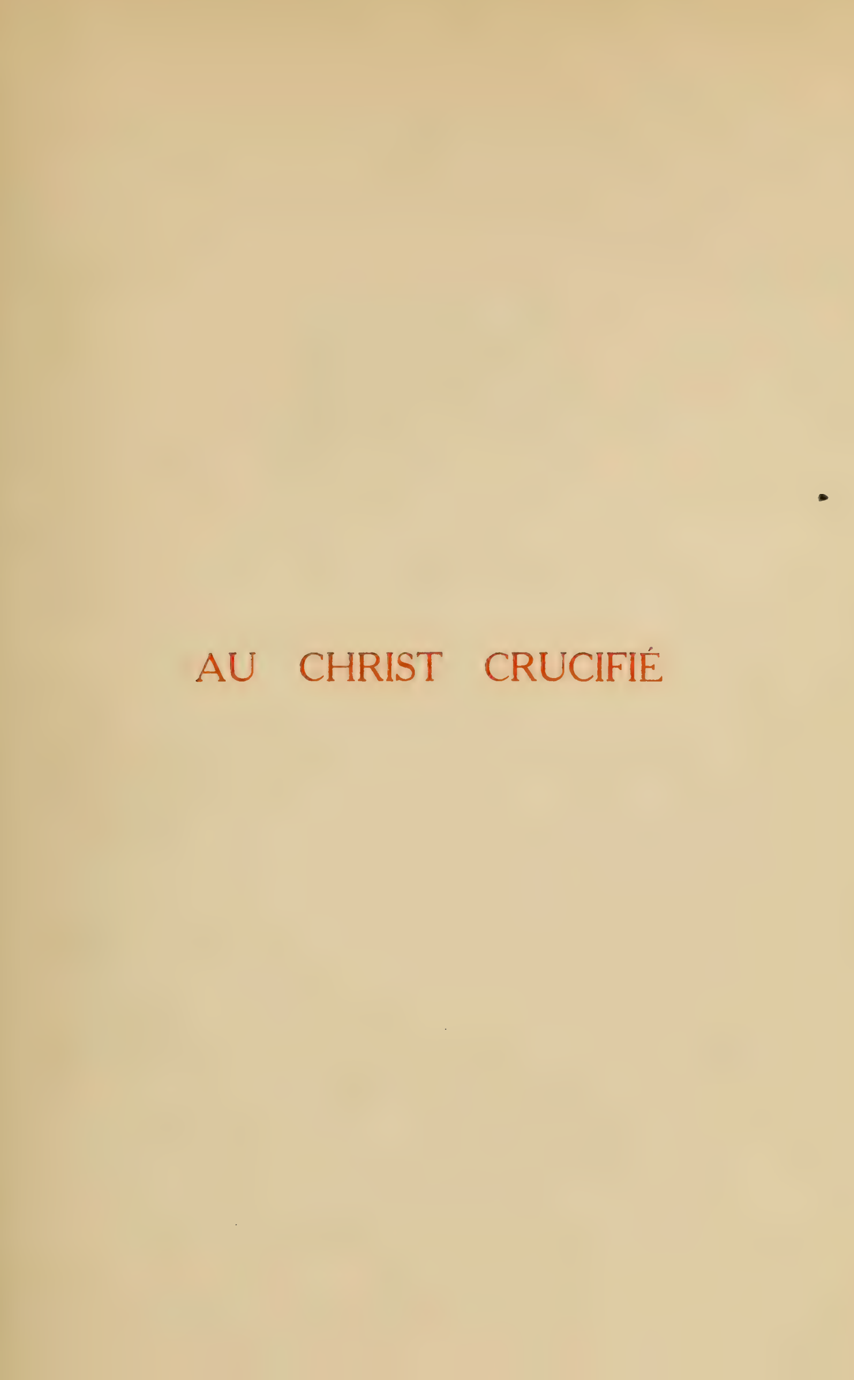
Je vis sans vivre en moi
et j'espère d'un désir si ardent
que je meurs de ne mourir pas.

Déjà je ne vis plus en moi-même,
et puisque je ne puis vivre sans Dieu,
Si ma vie s'écoule et sans lui et sans moi,
que sera cette vie là ?
plus mauvaise que mille morts ?
Car j'attends celui qui est ma propre vie
et je meurs de ne mourir pas.

Quand un poisson est retiré de ses eaux,
il a encore une ultime espérance :
c'est de trouver celle contre laquelle il se débat
la mort, enfin !
Mais quelle agonie pourrait ressembler
à mon existence pitoyable
car plus je vis, plus je me meurs.

Si mon cœur se soulève, ô Maître,
dans l'espoir de te contempler,
la pensée que je puis te perdre
fait redoubler mes maux
En vivant dans des affres tels,
En souhaitant ce que j'espère,
je me meurs de ne mourir pas !





AU CHRIST CRUCIFIÉ

A Christo crucificado *est un sonnet anonyme du XVIe ou du XVIIe siècle, célèbre en Espagne pour sa beauté ; l'exégèse de cette pièce est peu satisfaisante ; les uns l'attribuent à Jean de la Croix, d'autres à Térèse d'Avila ; ceux-ci disent qu'elle est du saint, mais corrigée et transmise par sa pieuse disciple ; ceux-là la donnent pour une œuvre de la sainte mise dans sa forme parfaite par Juan de Yepes.*

Le sonnet peut paraître, documentairement à côté des meilleurs « Canciones. »



AU CHRIST CRUCIFIÉ

Point ne me pousse à te chercher, mon Dieu,
le ciel que tu me gardes en ta promesse;
point ne me pousse non plus l'enfer si redouté
à cesser contre toi mes offenses.

Tu m'y pousses, Seigneur! J'y suis poussé
quand je te vois cloué sur cette croix et décharné,
j'y suis poussé quand m'apparaît ton corps si déchiré,
et les affronts que tu subis, et ta mort m'y poussent aussi!

Tu me pousses à ton amour de telle manière
que même n'y eût-il point de ciel, je t'aimerais,
et n'y eût-il point d'enfer, je te craindrais.

Tu n'as rien à me donner pour que je t'aime,
car même si je n'attendais plus de toi ce que j'en espère
cependant je t'aimerais comme je t'aime.



NOTE DE L'ÉDITEUR

Voici à titre documentaire la traduction assez éloignée du texte que donna Sainte-Beuve avec une forme presque verlainienne, dans « les Pensées d'août. » *(Paris, Eug. Renduel, imprimeur de* Terzualo, *1837, in-12). Sainte-Beuve l'intitule même :* Sonnet de sainte Thérèse à Jésus crucifié.

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance.
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu !

C'est toi, mon Dieu, toi par ton libre vœu
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend d'amour, et d'amour si suprême,
O mon Dieu, que sans ciel même, je t'aimerais ;
Que, sans enfer, encor je te craindrais !

Tu n'as rien à donner, mon Dieu, pour que je t'aime ;
Car, si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait seul, et t'aimerait autant !



LA POÉSIE
DE L'AMOUR MYSTIQUE



LA POÉSIE DE L'AMOUR MYSTIQUE

LA Poésie que régentent les lois du rythme et du nombre, qu'animent les images, a servi originairement à la rédaction des lois, à l'affabulation des mystères ; elle vit encore des éléments primordiaux qui sont les lieux communs des recherches humaines : Dieu, l'Amour, la Vie, la Mort. Plus la pensée s'efforce à comprendre, à expliquer, à *déployer* ces élémentaux, plus elle s'élève vers un autre monde.

La Poésie mystique, plus que toute autre, a des éclats magnifiques dans ses élans et des obscurités qu'ex-

pliquent l'objet de ses chants et la nature de son lyrisme. Le langage humain, quoi qu'il exprime, n'a que le vocabulaire des humains ! Chanter Dieu qui contient tout, l'Amour qui est une manifestation divine ou un moyen merveilleux de conduire au bonheur, exalter la Vie, justifier la mort, tels sont les sujets de cette poésie qui prend un langage direct parce qu'elle personnifie et humanise le Maître des Destins ; les affabulations ne sont, dans son cas, que des ornements parfois ambitieux, empruntés pour donner une base ou une force à une vérité. Faute de trouver sous les images et les récits les pensées premières des poésies mystiques, on en vient à leur attribuer des sens ésotériques, symboliques, dramatiques, parfois même une portée satirique qu'elles n'ont pas ; cette erreur les rend chaque jour plus incompréhensibles. Dépouillée de ces inutiles revêtements, la poésie mystique devient un simple poëme et demeure, dans le document littéraire, comme un des genres lyriques les plus curieux, les plus enthousiasmants, et souvent même d'une venue parfaite.

●

L'Amour mystique a des lois qui demandent, à l'ascète, une perfection de sentiments, une harmonie d'actes,

une diminution de l'être fait de matérialités ; cependant Il peut être considéré comme une transposition de la vie connue à une vie extra-humaine inconnue et hors des possibilités de nos concepts rationnels. Aussi pour s'exprimer, Il n'a point d'autre langage que celui de l'amour humain. *Aimer* n'a aucun autre vocable aussi plein de sens ; *ad-orer*, c'est porter à la bouche ce qu'on vénère ; ceci et celà s'emploient aussi bien pour l'être aimé présent que pour l'Invisible. Il n'est donc nullement étrange que les prophètes, les mystagogues et les saints aient comparé la queste de Dieu à la poursuite d'une amante, l'emprise divine à l'étreinte amoureuse, les affections, les satiétés, les exaltations de l'âme à des gestes précis et répétés par ceux qui aiment. On a souvent émondé les poèmes de leurs termes exacts, de leurs images sensibles, comme pour les rendre plus célestes ; on servait peut-être leur idéologie, mais on anémiait leur poésie.

Plus la pensée est élevée, plus la langue est simple ; là où la parole fait défaut faute de vocable, la musique commence. Il est bon qu'on laisse à la poésie de l'Amour mystique son expression exacte ; elle n'y perdra rien, et le lecteur profane y trouvera, à défaut d'un enseignement, une véritable joie de rythme, d'images, de musique verbale.

Qu'on ne veuille pas non plus trouver une logique manifeste là où il nous est impossible de suivre les variations d'une pensée inspirée ; tout lyrisme provient d'une exaltation, sorte d'ivresse psychique, état anormal dans lequel l'être voit beau mais souvent trouble.

●

C'est en lisant la mirlitonesque traduction des *Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix*, « très exactement revue et corrigée » par le P. Cyprien, carme, (édition de 1640), celles de 1695 et de 1850, la prose des Carmélites, et en les comparant au texte espagnol de sonorité si métallique, que l'idée nous est venue de les traduire nouvellement d'abord, et d'adopter ensuite une prose rythmique qui permettrait, sans trahir ni diminuer cette coruscante poésie, d'écrire une œuvre de langue française.

Juan de Yepes (ou de Jepez) devenu Saint Jean de la Croix, écrivit ces cantiques (auxquels nous gardons leur titre espagnol même *Canciones*), par manière de thèmes à de volumineux et ardus traités de spiritualité.

Nous avons ajouté aux trois premiers universellement réputés, des *Cantiques dévotieux ;* les autres qui traitent

d'une extase, de la Foi, de la contemplation, etc., ont une telle aridité que nous avons dû renoncer, pour de beaux vers disséminés, à présenter un ensemble un peu lourd capable de diminuer l'idée qu'on peut se faire du poète par ces premiers cantiques ; cela eût été regrettable ; car si Juan de Yepes est pour beaucoup le terrible ascète, le saint qui indique des moyens difficilement praticables pour gravir un inaccessible Carmel, il peut paraître, sans erreur, à ceux qui liront cet ouvrage, un vrai poète. Sa langue est pure, rythmique ; ses paraboles sont fleuries, son lyrisme est soutenu ; il ne s'est pas contenté de paraphraser des poèmes touffus de la Bible ; ses emprunts ont passé aux feux ardents de son imagination espagnole et de nombreux traits le décèlent ; son vers a la belle sonorité de l'idiome ibérique et la dureté de l'ascétisme ; l'inflexibilité de sa foi se tempère aux effusions de ses tendresses mystiques. Les qualités de son verbe n'exemptent pas son écriture des réserves qu'on peut faire sur la matière de son inspiration et sur les négligeables défauts qui le rattachent à une époque ; son symbole est parfois trop poussé ; on cueille dans son œuvre poétique des mièvreries inattendues ; le souci de la métaphore est trop constant, l'antithèse est parfois obscure ; le gongorisme n'est pas un accident isolé. Un de ses ouvrages perdus

avait pour titre : *Qualités du Passereau solitaire;* on relève dans les poèmes dogmatiques des vers comme ceux-ci : « *Je suis entré sans savoir où j'entrais; je suis resté là sans savoir où j'étais, élevé plus haut que toute science...* » « *Appuyé sans aucun appui, sans lumière, dans la ténèbre, je vais consumé par l'Amour.* » C'est par de tels défauts qu'il se rattache à son temps et à son pays; mais ses qualités l'élèvent au rang des poètes lyriques. On ne saurait lui en refuser les dons.

Qu'on se souvienne seulement que ses propres confrères l'ayant enfermé neuf mois durant dans un obscur cachot, il y composa son cantique de l'Epouse à la recherche de l'Aimé, de même qu'il écrivit ses autres travaux dans le pieux désert de la Pegnuela. Un seul trait montrera combien son ascétisme l'élevait au-dessus de la vie et en faisait non seulement un être extra-humain, mais un poète qui vit son idéal et réalise dès ses jours mortels l'existence supra-terrestre rêvée : au moment d'entrer en son dernier sommeil, il voulut entendre la lecture du plus lyrique des livres de la Bible : *Le Cantique des Cantiques.*

Juan de Yepes se place parmi les plus grands poètes de l'Amour mystique, lesquels sous divers symboles ont exprimé lyriquement le désir ardent de l'être qui tend

vers l'incréé, l'extra-humain, Dieu appelé dans des optations humaines d'amour et invoqué comme la créature chérie dont l'absence torture et l'amitié fond le cœur.

Nous ne voudrions point terminer cette brève étude sans expliquer l'économie de notre traduction. Nous avons tenu à suivre le texte, garder les symboles, donner aux mots leur valeur exacte sans reculer devant aucune audace de terme et sans recourir à des truchements fallacieux ; ce n'est pas seulement le dessin des vers que nous avons voulu rendre, mais la poésie entière. Là où le P. Cyprien traduit : « A l'*ombre* d'une *obscure* nuit... » nous avons cru juste de dire avec le poète plus simplement : « Par une nuit obscure. » Lorsque la traduction du P. Berthier porte : « O *cautère* délicieux ! », nous ne pensons pas avoir trahi en écrivant : « O brûlure suave ! » pas plus qu'en rendant : *mano blanda* par : *main qui sais les blandices.*

Pour le rythme que nous avons adopté en nous imprégnant de la musique du texte espagnol, nous laissons juge le lecteur. S'il veut reconnaître à ce travail un autre mérite que celui d'un labeur scrupuleux, c'est à la poésie

5

de Juan de Yepes et aux charmes de la langue française qu'il voudra l'attribuer ; elles sont toutes deux riches de sonorités et de rythmes ; le seul moyen de transposer ces admirables poèmes, c'était d'écrire avec leurs propres éléments des poèmes français. Puissions-nous y avoir réussi !

René-Louis DOYON.



CANCIONES

Ce livre contient :

CANTIQUES DÉVOTIEUX

Les CANCIONES de Juan de Yepes (Saint Jean de la Croix), nouvellement traduits par René-Louis Doyon ont fait l'objet de cette édition dont la couverture, les ornements ont été dessinés et les bois gravés par Malo Renault pour la maison à l'enseigne

"LA CONNAISSANCE"

et sous la devise : « On se lasse de tout, excepté de connaître. »

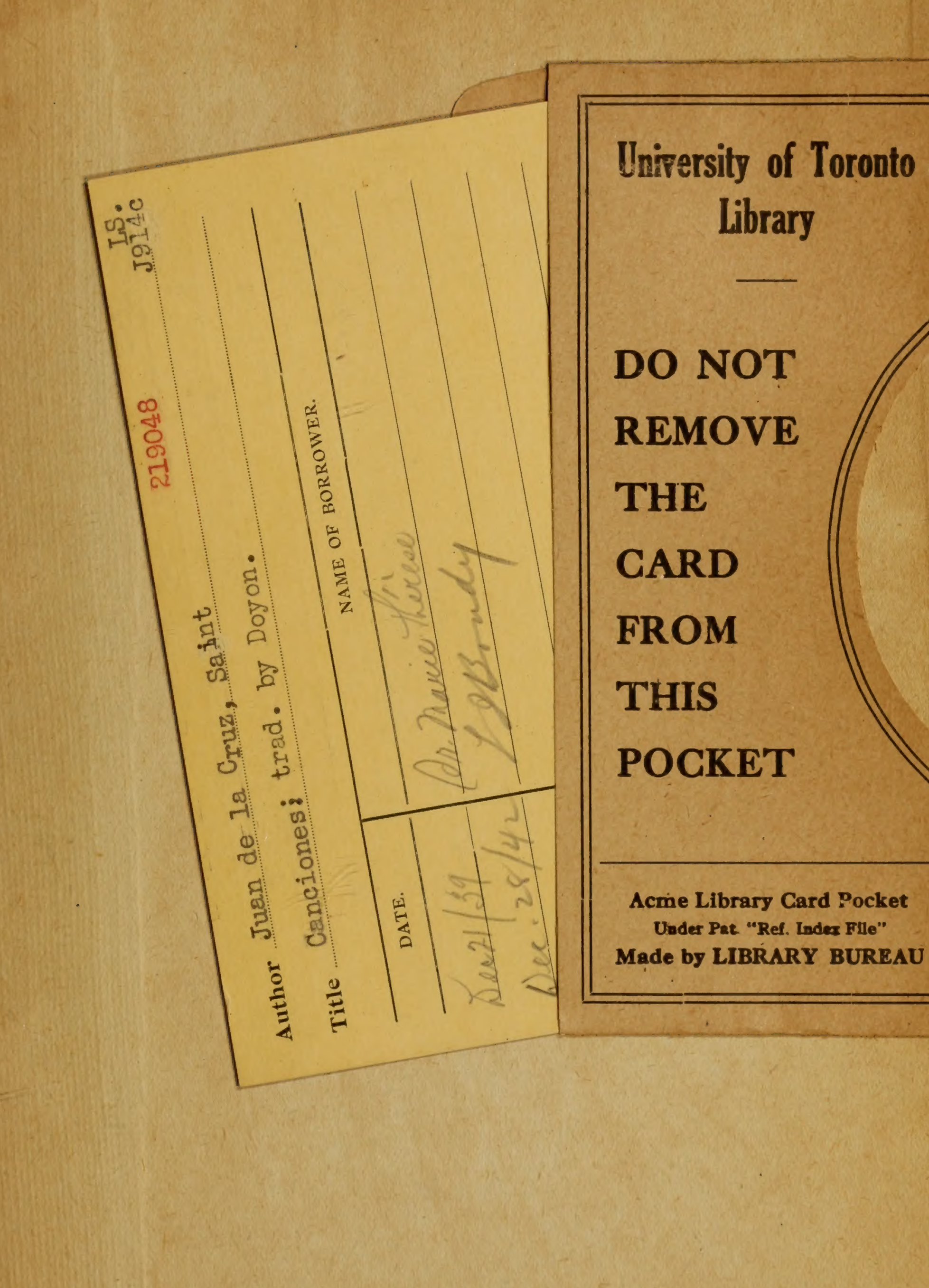
L'impression a été exécutée par Jules Céas & Fils, maîtres-imprimeurs à Valence-sur-Rhône, sur les presses de Champollion.

Les tirages ont été fixés à 400 exemplaires, dont :

10 sur Japon ancien à la forme à toute marge avec remarques et états selon leur nombre et une suite sur chine des bois ;
25 sur Japon impérial ;
40 sur Hollande van Gelder Zonen ;
325 sur Vélin de pur fil teinté Lafuma.

Les exemplaires ont été justifiés :

N° 374


I.S.
J914c
219048
Author Juan de la Cruz, Saint
Title Canciones; trad. by Doyon.
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

